

«Les rituels sont faits pour les vivants»

CONTEXTUALISATION. Etablie à Charney, Raymonde Charrière est spécialisée dans l'accompagnement du deuil (www.lessensdelavie.ch). Elle décrypte pour *La Gruyère* les réactions que peuvent provoquer les désaffectations de tombes et les nouveaux rituels autour de la mort.

De manière générale, comment les gens vivent-ils la désaffectation d'une tombe?

Raymonde Charrière:

Au bout de vingt ans, si le deuil n'est pas terminé pour de multiples raisons, la désaffectation d'une tombe peut réveiller des souffrances et raviver des douleurs. Cela dit, sans être péremptoire, je remarque de plus en plus de détachement par rapport aux cimetières, même si beaucoup de gens s'y rendent encore à la Toussaint. Il existe aujourd'hui tellement de lieux pour accueillir des rituels autour de la mort. Personnellement, j'ai été concernée, il y a quelques années, par la désaffectation de la tombe de mon père.



Pour moi, cela n'avait plus vraiment grand sens d'aller sur cette tombe. Je m'y rendais presque par devoir. De nombreuses personnes ne vont plus sur les tombes parce qu'elles imaginent que ce n'est pas là que la personne se trouve. Si le deuil a pu se vivre de ma-

nière harmonieuse, cela peut signifier qu'on laisse le défunt partir.

Certaines personnes ressentent une pression sociale de «devoir» fleurir une tombe...

Le regard des autres peut être pesant, c'est vrai.

Certains peuvent croire que telle tombe est abandonnée. C'est peut-être ce qui incite les gens à aller les fleurir d'ailleurs. Bien sûr que l'attachement au défunt est essentiel, mais le regard social est bien présent. Pour certaines personnes, je pense notamment aux personnes les plus âgées,

je vois parfois un soulagement de ne plus devoir aller au cimetière. Pour des raisons de motricité, notamment.

Le fait de disperser des cendres dans la nature, est-ce une forme d'éloignement de la religion?

Il existe certainement un désamour de la religion. L'Église a commis des mésactions qui éloignent les fidèles et la loyauté envers la culture judéo-chrétienne se perd, alors qu'elle était encore bien ancrée il y a vingt ans. De plus en plus, les gens ont besoin de trouver d'autres formes de spiritualité, de créer leurs propres rituels. Le rituel a un sens quand il est commun, quand il est partagé par plusieurs personnes. L'ethnologue valaisien Bernard Crettaz parle de «bricolages», parce que chacun y va de son propre usage, selon ses convictions.

Une chose est claire: les rituels sont faits pour les vivants. Parfois, les dernières volontés d'un défunt peuvent être lourdes à porter pour les vivants. Quel qu'il soit, le rituel doit avoir un sens.

De plus en plus de cérémonies ont lieu en dehors des Églises...

Lors d'enterrements à l'église, j'ai parfois constaté le peu de personnalisation du défunt et cela a affecté certaines familles. Ce n'est pas donné à tout le monde de témoigner pendant une cérémonie religieuse. Mais on peut faire honneur au défunt sans ce poids. Il faut trouver le juste milieu. Par exemple, il est aujourd'hui plus facile d'envisager des cérémonies sans eucharistie.

L'Église s'est-elle ouverte à ce genre de nouvelle pratique?

Je pense qu'elle est obligée. Elle doit offrir davantage de souplesse. J'ai l'impression que les endeuillés ont repris un peu de pouvoir sur leur cérémonie. J'en ai fait personnellement l'expérience lors du décès d'un proche. Comme la chapelle ardente de Charney était déjà occupée, nous avons pu bénéficier de la chapelle de la cure. Nous avons vraiment été cocolés. Ce moment s'est avéré très réparateur.

Même si on a des croyances de vie dans l'au-delà, la mort est une séparation. C'est important de franchir cette étape dans la paix, l'harmonie et le partage. Par exemple, le moment de la collation est important. Les gens

peuvent se retrouver, parler du défunt, rire un peu, lâcher leurs émotions. Il faut enlever ce tabou d'être complètement abattu. Un décès est évidemment terrible, mais c'est aussi l'occasion de se réunir.

La désaffectation d'une tombe est-elle le signe de la fin du deuil?

Cela veut en tout cas dire que ce n'est plus dans ce lieu que l'on portera de l'attention au défunt. Certaines personnes ne font jamais leur deuil, pour de multiples raisons. La notion de temps de deuil est complexe. Après vingt ans, on peut imaginer qu'un chemin a été parcouru. Il faut se rappeler que le deuil n'est pas une maladie. Ni une forme d'oubli. Vingt ans, ça paraît long. Mais certaines personnes peuvent avoir perdu le sens de leur vie à la suite d'un décès. Certains sont dans la survie, même vingt ans après la perte d'un être cher. Ceux qui n'ont pas fait le deuil après autant d'années n'ont peut-être pas conscience qu'un mal-être peut être dû à cela. Ils ne relient pas forcément leurs angoisses ou leurs maux à ce deuil. Faire son deuil dépend de tellement de facteurs émotionnels. **CD**